

PISTES BLANCHES

MUSIQUE ▶ Alors que se lance le projet artistique « Silence(s) » à Paris et dans sa région, petite anthologie des musiciens qui ont osé couper le son en plein concert

AURÉLIE SFEZ

Bob Dylan a plusieurs fois évoqué le silence, et l'a habillé de musique. « *My love, she speaks like silence / Without ideals or violence...* » (« Mon amour, elle parle comme le silence / Sans idéal ou violence... »), chantait-il pour sa femme Sara, dans sa ballade *Love Minus Zero / No Limit* en 1965. Trente ans plus tard, il écrit *Standing in the Doorway*, et ce silence qu'il chérissait se mue en profonde douleur, celle de la rupture : « *There are things that I could say but I don't (...)/ There are no words that need to be said* » (« Il y a des choses que je pourrais dire (...) / Il n'y a pas de mots qui doivent être dits »).

Aujourd'hui, c'est autour de son prix que le nouveau lauréat du Nobel de littérature fait planer le silence. Il n'a pas dit un mot aux membres de l'Académie suédoise. Du reste, le mutisme de Dylan a retenti dans la presse avec fracas : « *Il a refusé de reconnaître l'honneur, fidèle à sa nature de sphinx* », rapporte le *Los Angeles Times*. « *Il réagit exactement comme on s'attend que Bob Dylan réagisse : en restant silencieux* », souligne *The Independent*. Pudiques, rebelles, zen, énigmatiques, gothiques ou mats : les silences du rock et de la pop en disent long sur leurs auteurs.

Ces silences résonnent en retrait, en révélant chaque mot et chaque note. Faire une trêve avec le bruit et susurrer « *silence... is' sexy* », voilà l'ode au silence de Blixa Bargeld. En 2000, le chanteur du groupe bruitiste allemand Einstürzende Neubauten ouvrait sa chanson sur le craquement d'une allumette, puis, après un silence, dans un second

**« Quelle que soit l'époque,
le silence en musique est
multiforme. Il peut être mémoriel,
politique, poétique, mystique... »**

Adam David, cocréateur de l'anthologie « Sounds of Silence »

temps, venait le lent grésillement de la cigarette sur laquelle il tirait avec force tout près du micro. Cette pause, ce souffle poétique au cœur de leur bruyante cohue post-punk, nous plongeait avec la même ferveur dans la matière du silence que dans celle du bruit.

Les musiques de la contre-culture, sous leurs allures turbulentes, nous invitent plus souvent qu'il n'y paraît à savourer la beauté du silence – à l'instar de l'emblématique *Enjoy the Silence* (1990), de Depeche Mode. Au début des années 1980, la new wave de *The Cure* expérimentait toutes sortes d'échos étranges, réverbérations et autres soupirs imperceptibles avec l'album *Seventeen Seconds*. La voix de Robert Smith, lointaine, spectrale et chuchotée, presque silencieuse, laissait le chant libre aux expérimentations instrumentales les plus audacieuses du groupe. Dans cette veine contemplative, l'album le plus discret du groupe anglais Talk Talk, *Spirit of Eden* (1988), nous suspendait à des cordes de guitares abyssales comme au bourdon d'un orgue mystique. La voix de Mark Hollis apparaissait puis s'évaporait en silence, par vagues, soufflant le chaud dans une brise aléatoire.

Se taire pour mieux entendre le monde résonner, c'est aussi l'idée que propose en cette fin d'année le danseur Dominique Dupuy avec son projet « Silence(s) ». Jusqu'en décembre 2017, au Théâtre national de Chaillot et dans d'autres lieux, à Paris et ailleurs, le chorégraphe programme des « Jours de silence » mêlant danse, musique, conférences et ateliers philosophiques. Au Théâtre de la Colline, à Paris, les artistes Adam David, Patrice Caillet et le musicologue Matthieu Saladin ont surpris et

semé le trouble en donnant un concert de silence. Ils ont joué quelques-uns des meilleurs morceaux de silence, extraits de leur anthologie *Sounds of Silence. Les silences les plus intrigants de l'histoire du disque* (Sound Housés). Le trio postdadaïste collectionne une myriade de vinyles gravés de silences enregistrés par des légendes de la pop rock et du hip-hop, John Lennon, Robert Wyatt, Sly and the Family Stone, Afrika Bambaataa, Sonic Youth...

Tous ont fait allégeance au silence en enregistrant ses craquements, son souffle, son bruit blanc, sa nudité. Tous inspirés par le plus indocile d'entre eux, le pionnier John Cage. Que serait le silence dans les musiques rock et underground sans Cage et ce concert du 29 août 1952 ? Ce soir-là, le pianiste virtuose David Tudor monte sur la scène du Maverick Concert Hall, à Hurley (New York), s'assoit au piano et pose les mains sur ses genoux. Il interrompt pour la première fois la partition silencieuse en trois mouvements de John Cage, *4'33''*. Au bout de ces quatre minutes et trente-trois secondes de silence, Tudor referme le piano. Fin du morceau.

« *Le silence n'existe pas*, dit Cage au souvenir de cette première. *On pouvait entendre le vent souffler au-dehors pendant le premier mouvement.*

Pendant le deuxième, des gouttes de pluie se sont mises à crepiter sur le toit, et pendant le troisième l'auditoire produisit toutes sortes de bruits intéressants en parlant et en quittant la salle. » Le compositeur new-yorkais raconte que même sa mère avait trouvé que, cette fois, il était allé trop loin. La popularité de *4'33''* a pourtant dissous les frontières de nos paysages sonores. Murmures, bruissements d'ailes, talons sur le pavé, vent dans les feuilles sont désormais à nos oreilles autant de notes, de rythmes et de résonances qui forment toute la gamme des musiques du silence.

Une affaire de relief

Dans le sillage de Cage, John Lennon a créé *Two Minutes Silence* (album *Unfinished Music n° 2*, 1969), pour évoquer le chagrin de Yoko Ono après une fausse couche. « *Quelle que soit l'époque, le silence en musique est multiforme. Il peut être mémoriel, politique, poétique, humoristique, mystique...* C'est un langage vivant très riche. *Le silence absolu n'existe pas* », constate Adam David, au Théâtre de la Colline. Sauf dans la fameuse chambre anéchoïque de l'Ircam, créée en 1977, revêtue de matériaux absorbant

le son pour mieux le mesurer. A l'intérieur, le malaise se fait vite sentir : on supporte mal de rester longtemps dans cet espace sourd, confiné, sans résonance.

Pour le chanteur Bertrand Belin, le silence est une affaire de relief et n'existe que lorsqu'il surgit, sanctionné par les rebords et les événements sonores. « *Je choisis mes silences méticuleusement. Dans le tissu de la musique il y a des plaines, des coins escarpés où les mots se logent. Si on isole les mots, alors on les entend, comme les enfants, on les répète, on les pèse.* » Dans le titre *Douves* (2015), il scande : « *Depuis quand je n'ai rien parlé...* » et s'interroge sur la débauche de bruit et de paroles, sur la saturation des messages.

Ces questions préoccupent aussi le philosophe Jean-Luc Nancy, qui officiera pour un « Jour de silence » à Chaillot le 3 décembre. « *Je parlerai du silence des intellectuels. Pourquoi ne disent-ils rien ? se désole le philosophe. On est dans un brouhaha rempli de vide, et on n'écoute plus la résonance du silence qui fait entendre les frottements de l'histoire, des signes et du futur. Lénorme bruit public ne dit plus rien de la réalité.* » Les musiciens qui font vibrer les harmonies du silence l'ont compris. ♦